

Le patrimoine industriel de Sommières

Fabienne Hardy

À partir du milieu du XIX^e siècle, le monde, et particulièrement l'Europe, connaît une période de prodigieuses mutations qui se poursuivent au siècle suivant. À côté de l'activité traditionnelle qui se maintient, apparaissent maintes nouveautés dont l'origine remonte généralement au XVIII^e siècle. C'est une véritable « révolution » dont les principaux caractères dus aux progrès techniques et aux transformations économiques se poursuivent et s'amplifient tout au long des XIX^e et XX^e siècles.

L'ÂGE INDUSTRIEL

Les prémices de ce mouvement débutent dès la fin du XVIII^e siècle par un fort engouement pour les sciences et les techniques. Dès l'époque des « Lumières », les intellectuels se concentrent davantage sur la terre que sur le ciel. Le sentiment religieux connaît donc un net recul alors que la foi dans la science, perçue comme un moyen de tout expliquer et d'atteindre le bonheur grâce au progrès, se répand.

Sciences et techniques qui avaient progressé séparément jusqu'alors, vont désormais collaborer. Les savants disposent de laboratoires performants où ils multiplient les expériences dont

ils communiquent les résultats aux Académies. On assiste à l'essor des mathématiques, des sciences physiques, de la chimie ainsi qu'aux progrès des sciences naturelles, de la biologie et de la médecine.

LES NOUVELLES SOURCES D'ÉNERGIE

Charbon et vapeur

La machine à vapeur imaginée par Denis Papin en 1687, mise au point par l'écossais James Watt en 1769 puis perfectionnée par l'anglais Stephenson et le français Marc Seguin en 1829, va fournir la grande force motrice du XIX^e siècle.

La généralisation de la machine à vapeur alimentée au charbon entraîne une explosion de la production de houille qui devient « le pain de l'industrie » à partir du XIX^e siècle.

Dans la seconde moitié du siècle, les découvertes s'accélèrent. Si le charbon et la vapeur restent prépondérants, de nouvelles sources d'énergie apparaissent.

Pétrole et moteur à explosion

Le pétrole, connu depuis longtemps était jusqu'au XIX^e siècle utilisé uniquement pour l'éclairage ; on parlait de « pétrole lampant ». L'invention du moteur à explosion va ouvrir au pétrole une prodigieuse carrière. Peu utilisé au départ, le moteur à explosion est adapté à l'essence par Daimler et Benz en 1885 puis par Forest en 1889, tandis que l'allemand Diesel met au point, en 1893, le moteur qui portera son nom. Le moteur à explosion peut fournir – à la différence de la machine à vapeur – une importante puissance pour un encombrement faible.

Électricité

Après les découvertes sur l'électromagnétisme, des réalisations pratiques permettent d'utiliser industriellement l'électricité. L'invention de la dynamo, l'utilisation de chutes d'eau pour produire l'électricité, la maîtrise de son transport vont permettre d'installer des moteurs électriques. Néanmoins, jusqu'à 1914 l'électricité sert encore essentiellement à l'éclairage. La « fée électricité » permet toutefois de s'affranchir un peu plus du cycle solaire qui jusqu'alors rythmait la vie quotidienne mais reste encore assez peu utilisée à des fins industrielles.

Le machinisme et la naissance de l'industrie

D'ingénieurs artisans inventent des machines nouvelles et perfectionnent les outils existants en les mécanisant.

Dans le domaine du textile notamment, on assiste à la mécanisation de la filature et du tissage grâce à l'invention de la navette volante en 1733 qui permet d'accélérer le travail. En 1764 la « Jenny », machine à filer, est inventée en Angleterre et en 1764 apparaît le métier à tisser automatique.

C'est surtout dans le secteur de la métallurgie que les inventions sont nombreuses et les perfectionnements encore plus. Grâce au charbon, extrait massivement, on produit de plus en plus de fonte au coke. La technique des hauts-fourneaux se perfectionne. Grâce aux convertisseurs, aux laminoirs les productions de fonte, de fer et d'acier augmentent considérablement.

Les machines-outils actionnées par la vapeur apportent de réels progrès : le premier marteau-pilon à vapeur, installé au Creusot en 1841, capable de forger d'énormes barres de fer, stupéfia longtemps ceux qui le virent en action.

Le machinisme modifie complètement les conditions de la vie

industrielle. La fabrication d'objets manufacturés, jusqu'alors assurée par des petits ateliers et des artisans, fait place peu à peu à la production de masse que l'on cherche à vendre.

Révolution des transports

Si les anciens moyens de transports — charrette, diligences, voiliers et autres chalands — restent encore utilisés, la machine à vapeur entraîne également dans le domaine des transports de très profonds bouleversements.

Les chemins de fer, apparus en Angleterre¹, se répandent sur tout le continent. En France, la première ligne Saint-Étienne Andrézieux, longue de 21 km, construite pour transporter le charbon vers la Loire est suivie par la ligne Lyon-Saint-Étienne en 1831. Dès 1842 une loi définit un plan d'ensemble pour le développement du réseau. Sous le Second Empire, l'État, qui a bien compris le rôle essentiel des chemins de fer pour transporter des troupes et des marchandises est saisi d'une véritable « fièvre ferroviaire² » accompagnée souvent de querelles économiques et politiques...

La vapeur permet aussi un nouveau bond en matière de navigation et de transports maritimes. Les bateaux, dont le tonnage s'accroît, deviennent de plus en plus performants et rapides.

L'utilisation du moteur à essence va permettre à la toute fin du XIX^e siècle l'apparition de l'automobile et de l'avion, mais leurs usages ne se généraliseront progressivement qu'après la Première Guerre mondiale.

1 Georges Stevenson ingénieur britannique met au point la « Rocket » qui peut tirer des trains de 90 tonnes à 22 km/h. Grâce à elle, il remporte le concours pour équiper la ligne Liverpool-Manchester et se montre très efficace.

2 La France qui comptait seulement 32 km de chemin de fer en 1831 en compte 44 400 en 1910.

Le réseau des transports, essentiellement le réseau ferré qui innerve le territoire, désenclave les régions, stimule la vie économique et donne une nouvelle impulsion industrielle, commerciale et agricole. La révolution des transports entraîne un énorme gain de temps et provoque le « rétrécissement » du monde.

LES TRANSFORMATIONS DE LA VILLE À L'AUBE DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

À la fin du XVIII^e siècle, Sommières est réputée pour ses activités manufacturières qui sont alors à leur apogée. Les industries drapières fabriquent des étoffes de laine réputées, garanties par un « plomb » certifiant la qualité de la marchandise. Outre les étoffes, Sommières est spécialisée dans une importante production de molletons en partie exportés vers la Suisse, l'Allemagne, l'Italie mais aussi le Canada.

Les industries du cuir se sont développées depuis le XVII^e siècle. Les tanneries prospèrent grâce aux éleveurs cévenols venus avec leurs moutons et à la proximité du Vidourle dont l'eau permet le traitement des peaux. On dénombre six tanneries dans le quartier Mazère au début du XIX^e siècle.

À partir de la seconde moitié de XVIII^e siècle la ville se modernise et s'étend hors les murs. Les remparts médiévaux qui enserraient la ville sont démantelés afin d'aménager les quais le long du Vidourle. Certaines rues sont transformées pour améliorer la circulation. C'est le cas de la rue du Général-Bruyère, particulièrement intéressante par la façon originale dont elle a été créée.

Au pied des remparts nord qui descendaient de la tour d'angle dite de la « Bistoure » jusqu'à celle dite « la Glacière »,

un fossé avait été creusé. Il servait à la fois d'écoulement pour les eaux pluviales mais aussi d'égout qui recevait toutes les eaux usées avec tout ce que cela supposait de nuisances... À l'intérieur des remparts, la situation n'était pas meilleure. Les eaux usées s'écoulaient dans les rues ; un autre égout creusé sous les remparts conduisait les diverses immondices vers le fossé.

Devant cet état sanitaire déplorable, la municipalité décide le 25 juin 1813 la démolition des remparts existants, afin d'aérer et d'assainir la ville. Les lots sont mis en adjudication et acquis par les bourgeois qui y construisent des bâtiments.

Reste le fossé, déjà plus ou moins comblé³. À l'issue de discussions, on autorise des constructions sur le fossé à certaines conditions. Les maisons doivent être alignées et les différents adjudicataires s'engagent à bâtir sur voûte et sur toute la largeur du fossé. Les maisons en pierre auront toutes deux étages sur rez-de-chaussée ; les murs seront percés de trous permettant un écoulement satisfaisant pour les eaux pluviales.

C'est une belle opération pour la ville : à la place des anciennes nuisances, il y a désormais de belles maisons neuves en pierre avec des jardins à l'arrière. Pour cette opération immobilière, la commune a encaissé 1 000 francs.

La rue sera d'abord appelée rue Neuve, puis rue du Mal-de-Tête à cause du bruit fait par les chaudronniers et les forgerons qui s'y étaient installés. Enfin, le 18 avril 1888, elle recevra le nom de rue du Général-Bruyère.

3 Actuellement sous la chaussée, il existe toujours une voûte de pierres appareillées encore en assez bon état.



La rue du Général-Bruyère au début du xx^e siècle
(carte postale : collection Aimé Jeanjean)

La ville s'éclaire et se dote de centrales d'énergie

À la fin du xviii^e siècle, les délibérations municipales attestent d'un éclairage public dans la ville qui se dote de réverbères à huile « utiles pour la ville et la sécurité de la population⁴ ». Le 9 décembre 1790 par adjudication, le bail d'illumination des lanternes est accordé pour 800 livres à Flamand fils, perruquier, habitant Sommières, puis en 1860 à Guinand, cafetier. Il y a alors 40 lanternes.

En 1866, à l'expiration du bail, la municipalité⁵ mécontente des services de Guinand rompt le contrat pour adopter à l'unanimité l'éclairage au gaz. Le gaz de ville, produit par distillation de la houille, fait donc son apparition à Sommières. Le nombre de réverbères, d'abord fixé à 55, est finalement porté à 62 pour éclairer de façon satisfaisante tous les quartiers.

En 1907, le nombre des becs d'éclairage est porté à 75, avec 4 nouvelles lanternes d'un rendement supérieur à celles déjà en service.

4 Délibération du Conseil municipal 5 mai 1790

5 Le maire était Émile Boisson

En 1923, 47 des lampes à gaz existantes sont remplacées par de nouveaux réverbères électriques, et, en 1941, l'électricité remplace définitivement le gaz pour équiper la totalité des réverbères de Sommières.

USINES ET ENTREPRISES

L'usine à gaz de la Plaine, route d'Aubais

La construction d'une usine à gaz⁶ permettra d'alimenter l'éclairage public de Sommières et de pourvoir aux besoins nouveaux en matière de chauffage.

En 1873, la ville acquiert pour une somme de 8 000 F un terrain appartenant à Jourdan au quartier de la Plaine, afin d'y construire une usine à gaz ainsi qu'un abattoir contigu. M. Logerot, ingénieur civil à Marseille, obtient la concession de l'usine qui est mise en fonctionnement en 1875. Quelques mois plus tard, en novembre 1875, Logerot, dans l'incapacité d'approvisionner l'usine en charbon, doit la céder à la Société anonyme de gaz de Sommières. Le 10 février 1892, l'usine change à nouveau de propriétaire et devient la Société départementale d'usines à gaz dont le siège est à Paris.

En 1903, elle est la propriété de Marius Paul sous le nom de Société française pour la fabrication de gaz et d'électricité. Ce dernier, en désaccord avec la municipalité qui l'accuse de ne pas respecter le contrat, vend l'usine à Agathon Gallo, également propriétaire de l'usine de Saint-Gilles. Mais en 1916, en raison des réquisitions dues à la guerre, des difficultés de ravitaillement et du coût d'approvisionnement en charbon, l'usine doit fermer⁷.

6 Au milieu du XIX^e siècle, Jan Pieter Minckeleers met au point un combustible énergétique, le gaz de houille plus communément appelé « gaz de ville ».

7 « Suite à la réquisition des charbons des mines françaises et à la difficulté de se procurer

En 1921, elle est exploitée par la Société franco-belge de gaz puis par la nouvelle Société du gaz franco-belge en 1947, avant d'être finalement acquise par Gaz de France qui l'exploite jusqu'en 1960, date de la fermeture définitive.



Ancienne usine à gaz, route d'Aubais
(photographie JL Barbut)

L'usine, construite à la même époque que les abattoirs, s'étend sur une surface de 440 m². Elle est édifiée principalement en moellons de calcaire tendre avec chaînes et encadrements en pierre de taille.

Au milieu d'une grande cour centrale, un gazomètre de 10 m de diamètre et une cheminée circulaire en briques de 27,5 m ont été érigés. Le tout a été détruit.

du charbon à gaz, tant à Sète qu'à Marseille, et à des prix exorbitants; suite à l'augmentation des charbons anglais qui s'étaient maintenus ces vingt dernières années au prix de trente francs la tonne, mais qui ont augmenté de plus de 600 % il se voit contraint de fermer l'usine. » Extrait d'une lettre d'A. Gallo au maire de Sommières en 1916.

Au fond de la cour, le bâtiment principal comprend une salle des fours encadrée d'ailes abritant une salle pour l'épuration du gaz et les réserves de charbon. À l'entrée se trouve l'accueil avec une conciergerie et un bureau au 1^{er} étage.

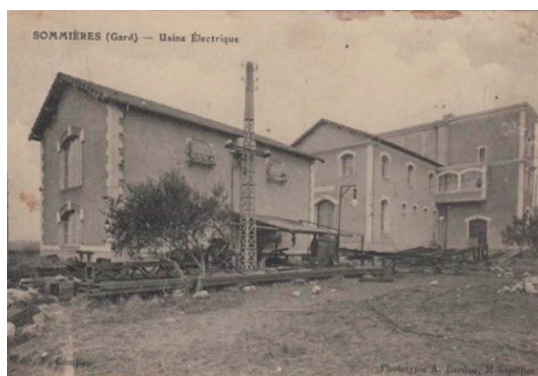
L'usine électrique des Cigalons (rive droite)

Après deux ans de discussions et d'hésitation, le conseil municipal décide de construire, sur la rive droite du Vidourle, une centrale électrique qui est mise en service en 1908.

L'installation comprend 3 bâtiments : la centrale thermique et deux usines de transformation. La première est construite par la société anonyme Le Sud électrique qui en reste propriétaire jusqu'au rachat par Électricité de France vers 1950. La deuxième est réalisée par la Société anonyme d'application industrielle et commerciale d'Entreprise Électrique à Paris et est alimentée par le barrage de Madières (Hérault).

En 1910, elle est cédée à la Société des forces motrices de la Vis. En 1945, l'usine est nationalisée et achetée en 1950 par EDF qui acquiert l'ensemble de la centrale électrique.

Modernisée en 1970, elle est ensuite fermée puis transformée très récemment. Depuis quelques années, le rez-de-chaussée accueille un laboratoire d'analyses médicales tandis que des appartements ont été aménagés dans les étages.



Le bâtiment occupe une surface de 1 740 m². Les murs ainsi que les couvertures sont en béton armé sauf la centrale thermique

L'usine électrique, vers 1930
(carte postale : collection Aimé
Jeanjean)

Sud électrique qui a été construite en béton et pierre, et couverte de tuiles mécaniques. Le chef de station logé sur place dispose d'une maison avec également une couverture de tuiles mécaniques.



Ancienne usine électrique en 2023
(photographie JR Grais)

LES USINES MÉJEAN DE GRIOLET (LA VIOLETTE/ L'AUBERGE DU PONT ROMAIN)

Cette propriété a connu, depuis plus de 200 ans, diverses activités industrielles ; les périodes de prospérité ont alterné avec des temps plus difficiles.

À la fin du XVIII^e siècle, la famille Griolet possédait un moulin à huile, alimenté par une source naturelle. Les olives provenaient des Mauvalats où les arbres étaient cultivés sur plus de 15 hectares.

Vers 1800, un important atelier de tissage de laine cardée

est installé au sud de la ville par Jean Griolet⁸ en périphérie de l'ancien moulin à huile, rue Émile-Jamais⁹.

L'accroissement de l'activité de l'entreprise et son succès sont tels qu'en 1828, son fils Jean Barthélémy décide de construire une nouvelle usine plus adaptée et plus moderne à l'ouest de la première, en bordure du Vidourle. Elle est équipée de deux chaudières Duresne et d'une machine à vapeur Périer de 6 CV. L'usine a été ensuite agrandie plusieurs fois entre 1830 et 1849 pour faire face à la demande croissante.

L'activité était orientée vers la filature de draps de laine, notamment pour l'armée : 75 tonnes de laine y sont filées, 30 000 couvertures sortent de l'usine annuellement, mais aussi des houppelandes et des épaulettes pour les uniformes. Elle est équipée alors de deux machines de 6 et 20 CV, fournissant l'énergie à 35 métiers à tisser et à 40 métiers à filer. L'année suivante, en 1836, Griolet fera l'acquisition d'une machine à vapeur de 30 CV plus performante. À son apogée, en 1835, la filature employait environ 350 ouvriers dont 100 femmes et 100 enfants¹⁰.

En 1843, usine et huilerie sont exploitées par Eugène Griolet, le petit-fils de Jean, puis l'huilerie est ensuite dirigée par Jean Alexandre Méjean (dit Méjean de Griolet) époux de Léonie Griolet, fille de Jean Barthélémy.

8 Le fondateur des établissements Griolet est souvent prénommé Isidore dans les ouvrages sur Sommières. Cependant les registres d'état civil ne permettent pas d'identifier un Isidore Griolet, tandis que le père de Jean Barthélémy Griolet est Jean Griolet, dit Blondin

9 Il occupait vraisemblablement les locaux de l'ancienne gendarmerie et les anciens bâtiments des services techniques de la ville.

10 La loi « Jules Ferry » sur l'enseignement primaire obligatoire date du 28 mars 1882.



Facture Méjean de Griolet, 1933 : sur l'en-tête du papier à lettres de l'entreprise, la famille Méjean de Griolet n'hésite pas à qualifier leur moulin comme étant l'un des « *Moulin les plus importants du Midi de la France* » (collection particulière)

Dans les années 1860, les Griolet, qui habitent désormais à Paris, décident de vendre à Joseph Flaissier, fabricant de tapis à Nîmes où était implantée la maison mère dont dépendait l'usine de Sommières.¹¹ Mais du fait de la crise économique qui sévit à partir de 1860, l'usine de tapis décline peu à peu et voit ses effectifs et son importance diminuer¹².

En 1893 l'ensemble des usines fondées par Griolet est vendu à Paul Avignon qui diversifie l'activité pour faire face à la concurrence. Il maintient la fabrique de laine, relance le moulin à huile, développe la savonnerie. Il bénéficie de la proximité du chemin de fer du Paris-Lyon-Méditerranée pour

11 Un tapis y aurait été, dit-on, fabriqué pour le tsar de Russie.

12 Les fabriques de tapis qui comptaient 375 ouvriers vers 1869, réduisent leur effectif d'ouvriers à cause de la diminution de la demande d'Amérique.

commercer. De plus, il loue une grande partie des bâtiments à Joseph Camproux et Albert Briançon qui y installent une importante maison de grainage cellulaire de graine de vers à soie¹³.



Usine Méjean de Griolet vers le début du XX^e siècle
(carte postale : collection Aimé Jeanjean)

En 1940, l'usine fondée par Jean Griolet est vendue à Aimé Viala qui la transforme en teinturerie et distillerie, mais cette activité sera de courte durée et périclite peu à peu jusqu'à sa fermeture en 1960.

En 1975 le bâtiment est à nouveau racheté pour devenir

13 Afin de lutter contre l'épidémie de pébrine (maladie des vers à soie qui décimait les élevages) le « grainage cellulaire » consistait à isoler les œufs pondus et la femelle les ayant pondus pour permettre des contrôles ultérieurs d'absence de contamination.

L'Auberge du Pont romain, un hôtel-restaurant réputé dans la région qui fonctionne jusqu'en 2016. Un moment à l'abandon, le bâtiment est à nouveau vendu. Des travaux en cours en 2022 le transforment en appartements.



Intérieur de l'huilerie Méjean de Griolet
(carte postale : collection Aimé Jeanjean)

Le bâtiment principal, construit en 1828, est haut de trois étages, recouvert d'un toit à longs pans. Il est flanqué d'une cheminée carrée en pierre de taille, haute d'environ 35 mètres. L'énergie hydraulique fournie par le Vidourle, complétait l'énergie thermique fournie par les machines à vapeur.

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE, LA VIOLETTE,
LOGEMENT PATRONAL PRÉSENTE UNE FAÇADE ORDONNANCÉE

Le bâtiment a été construit en 1804 juste en face de l'usine¹⁴. Le portail de l'usine et celui de l'entrée de La Violette sont identiques ; ils se font face, en miroir de chaque côté de la route. Ce choix suppose une continuité entre le lieu de travail et le lieu de résidence, ce qui contribue à l'affirmation de l'identité et de la réussite des propriétaires.

Le portail franchi, on pénètre, par une entrée pavée, dans une cour intérieure, abritée des regards. Un bassin central est actuellement rempli de terre et planté d'arbustes. Au fond de la cour, une fontaine est décorée d'une tête de lion et de carreaux de céramique. Une grande bassine en cuivre recueille l'eau des toits. Elle provient de l'huilerie et servait à la saumure des olives.

Les logements sont disposés autour de cette cour centrale : le logement patronal destiné aux propriétaires et leur famille et les logements des contremaîtres dans une aile de la cour. Les écuries sont occupées actuellement par des garages.

L'appartement de la famille Griolet, au-dessus de la porte, est composé de pièces traversantes avec de larges fenêtres en face à face pour laisser passer l'air et la lumière. Il est surmonté d'un grenier percé de fenêtres plus petites, transformé plus tard en appartements.

La façade fait penser à un chalet suisse¹⁵, style très à la mode au XIX^e siècle. On retrouve cette inspiration monta-

14 D'après certaines sources, le nom de « La Violette » proviendrait d'un projet de plantation de violettes dans les Mauvalats, près d'une source. Une petite distillerie y aurait fabriqué de l'eau de violettes. D'après d'autres sources, le nom n'aurait aucun rapport avec la fleur mais proviendrait de l'occitan « viol » ruisseau.

15 La famille Griolet avait un lien de parenté avec la Suisse.



Le bâtiment principal, vu de la terrasse du château
(photographie JL Barbut)

gnarde dans l'architecture des villas des stations balnéaires de la fin du XIX^e siècle avec des pignons qui rythment la façade.

Le bois de pin, peint en vert, a été utilisé pour les éléments décoratifs¹⁶ de la façade : lambrequin ornant l'avant-toit, encadrement des fenêtres, treillages, œils-de-bœuf et lucarnes.

D'autres éléments décoratifs rythment la façade : la vigne vierge constitue un décor végétal qui change de couleur au gré des saisons.

Des lanternes à bec de gaz ont été placées sur la façade pour éclairer la cour. Le sommet est fait de verre coloré, bleu et rouge, tandis que les pans verticaux sont en verre brouillé non coloré.

Des logis pour les contremaîtres et le personnel furent construits dans l'arrière-cour avec logements du personnel.

Le bâtiment occupe une surface totale de 3 420 m².



La Violette au début du XX^e siècle
(carte postale : collection Aimé Jeanjean)

16 Grâce au développement de l'industrie au XIX^e siècle, les éléments décoratifs tels que les lambrequins, sont fabriqués en série. Le chemin de fer a facilité leur diffusion.

Une grille à double battant donne accès à un jardin à l'anglaise typique du XIX^e siècle.

L'eau, captée à Villevieille, participe partout au décor d'un jardin romantique. Elle alimente un ruisseau, un bassin avec une fontaine rocaille et un jet d'eau. D'autres éléments marquent la déambulation : une statue figurant deux amours enlacés, des bancs autour de la fontaine et dans les bosquets, ainsi que des petits ponts de pierres pour enjamber les ruisseaux.

Le jardin compte des arbres remarquables. Le plus imposant d'entre eux est sans contexte le vénérable noyer d'Amérique âgé de 250 ans. Deux tilleuls géants de 42 mètres de hauteur, un cyprès florentin mesurant 30 mètres, un photinia géant, un palmier dattier et un if sont autant de végétaux remarquables.



La Violette en 2023 (photographie JL Barbut)



Le parc de la Violette en 2023 (photographie JL Barbut)

LES MOULINS DE SOMMIÈRES¹⁷

Des moulins utilisant la force hydraulique du Vidourle sont attestés à Sommières dès le XIII^e siècle. On en dénombre quatre.

Le moulin de Garanel, situé sur la rive gauche du Vidourle sur les terres de Psalmody, a fonctionné à partir de 1248. Endommagé en grande partie par l'inondation de 1933, il est détruit en 1935. À sa place se trouve une station de pompage et de traitement des eaux.



Le moulin de Garanel avant sa démolition en 1935
(source papipacon)

Le moulin de Saint-Amant, ou moulin Roupt, l'un des plus anciens moulins installés sur le Vidourle¹⁸, était situé sur la rive droite, en aval du pont, à peu près en face du moulin de la Grave. Il figure sur une gravure du siège de Sommières de 1573. En 1725, alors qu'il menace ruine,

17 Sur les moulins de Sommières : bulletin SSH n° 12, 2014.

18 Il est mentionné pour la première fois dans le cartulaire de Saint-Gilles de 1196.

le premier consul de l'époque propose de le faire démolir. Les inondations des siècles suivants achevèrent de le faire disparaître.

Le moulin de la Grave, sur la rive gauche est dit « moulin de siège » car il est situé à l'intérieur des remparts et pouvait à ce titre être utilisé en cas d'attaque extérieure.

En fonction depuis le Moyen-Âge lui aussi, il est attesté comme moulin blatier pendant presque sept siècles. Racheté par la famille Causse au XIX^e siècle il devient une scierie. On y débitait des pierres extraites des carrières de Massereau pour en faire des *bards*, dalles de pavage pour les maisons.

Par la suite il a été exploité par divers propriétaires : Antoine Portier, son fils Jacques, Guillaume Rey, Léon Poussigue. Mais, l'ensemble se dégrade. Le moulin subit des dommages du fait des grosses inondations de 1907 et 1909 et du manque d'entretien. En 1911, la municipalité décide d'acheter la bâtisse qui comprend « au rez-de-chaussée un ancien moulin plus trois étages, plus une digue sur Vidourle (seuil ou pansière)¹⁹ et fuyant, pour la somme de 30 000 francs ». Au milieu du XX^e siècle, il abrite les bureaux de la Caisse d'épargne. Aujourd'hui, il est devenu un immeuble d'habitation avec des caves au rez-de-chaussée.



Le moulin de la Grave en 2023,
(photographie JL Barbut)

¹⁹ Délibération du Conseil municipal 20 novembre 1911. AC Sommières

Le moulin de la Gravevesse (ou Bragavesse) situé sur la rive droite fait face au moulin de Garanel. D'abord moulin blatier, il a été transformé en moulin à foulon au milieu du XVI^e siècle. Dans ce type de moulin drapier, une roue à aube actionnait un arbre à cames qui laissait retomber les maillets sur les laines ou les étoffes imbibées d'eau et de terre à foulon dans le but de les débarrasser de leur graisse, de resserrer les fibres et de les rendre moelleuses.

Durant le XIX^e siècle, le bâtiment subit plusieurs réaménagements : d'abord moulin à foulon partiellement transformé à la suite de l'installation d'un métier à tisser mécanique, il redevient en 1882 un moulin oléicole et une minoterie. Cette double fonction permet aux trois propriétaires, Ferdinand Romieu, Isidore Virebayre et Victor Pellenc, d'accroître le rendement.

En 1902, Louis Giraud le rachète et l'exploite comme moulin à farine jusqu'à sa mort en 1940. Ses fils Fernand et Alphonse poursuivent l'activité jusqu'en 1972. Il fonctionne « avec une turbine traditionnelle Fontaine, des roues en fonte et des engrenages de bois ».

En 1972, les deux fils Guiraud vendent le moulin au couple Cabot qui y installe une maison d'habitation et modernise l'installation en améliorant le dispositif de rotation et en mettant en place une turbine pour produire de l'électricité.

Les derniers propriétaires sont le couple Sohier qui l'achète en 1984 et décide la fin de l'activité industrielle.

Le dernier et tragique épisode survient le 8 septembre 2002. Lors de la Vidourlade, l'eau atteint le niveau du premier étage ; il faut évacuer en urgence par hélicoptère les habitants. Sous les coups de boutoir du courant extrêmement violent, une partie des bâtiments du moulin a littéralement « explosé ».

Dans les années 2010, à la belle saison, une petite guinguette avait installé quelques tables sur la plateforme à côté du fleuve, mais, comme l'endroit est inondable, elle a dû fermer ses portes. Actuellement, ce qui reste des bâtiments de Gravevesse se dresse toujours face au Vidourle.



Le moulin de Gravevesse au début du xx^e siècle
(carte postale : collection Aimé Jeanjean)



Le moulin de Gravevesse après la vidourlade de 2002
(collection particulière)



Le moulin de Gravevesse en 2014
(photographie JL Barbut)

LE CHEMIN DE FER ET LA GARE DE SOMMIÈRES²⁰

Le chemin de fer dans le Gard

L'année 1840 voit l'arrivée du chemin de fer dans le département du Gard avec la première ligne La Grand'Combe-Beucaire construite pour acheminer le charbon cévenol jusqu'au Rhône. Paulin Talabot (1799-1885), un polytechnicien qui a participé en 1836 à la création de la « Compagnie des mines de la Grand'Combe et des chemins de fer du Gard » est le concepteur et le constructeur de cette première ligne gardoise. C'est aussi lui qui dirige à partir de 1862 la

20 Voir l'article « De gares en gares... ou quelques propos sur l'architecture ferroviaire » de J. Chassefeyre, dans le bulletin SSH n° 1 de 1993.

compagnie de chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée²¹ (PLM).

...et à Sommières

À partir de 1872 commence la construction de la gare de Sommières. Il faut d'abord acquérir le terrain et choisir un site à l'abri des inondations. Deux emplacements sont envisagés : l'un au nord, à la sortie du tunnel vers le passage de la route de Souvignargues ou un autre au sud. Le premier, présentant l'inconvénient de se situer pour partie sur le territoire de la commune de Villevieille, est finalement abandonné au profit de l'emplacement actuel.

Un tunnel est construit pour traverser la ville.

La gare, située à l'extrémité de la montée de la gare, est conçue comme un bâtiment d'exploitation mais aussi comme un point de rencontre avec la ville. Elle est une vitrine pour le PLM qui va édifier des constructions de qualité selon un plan type très reconnaissable.

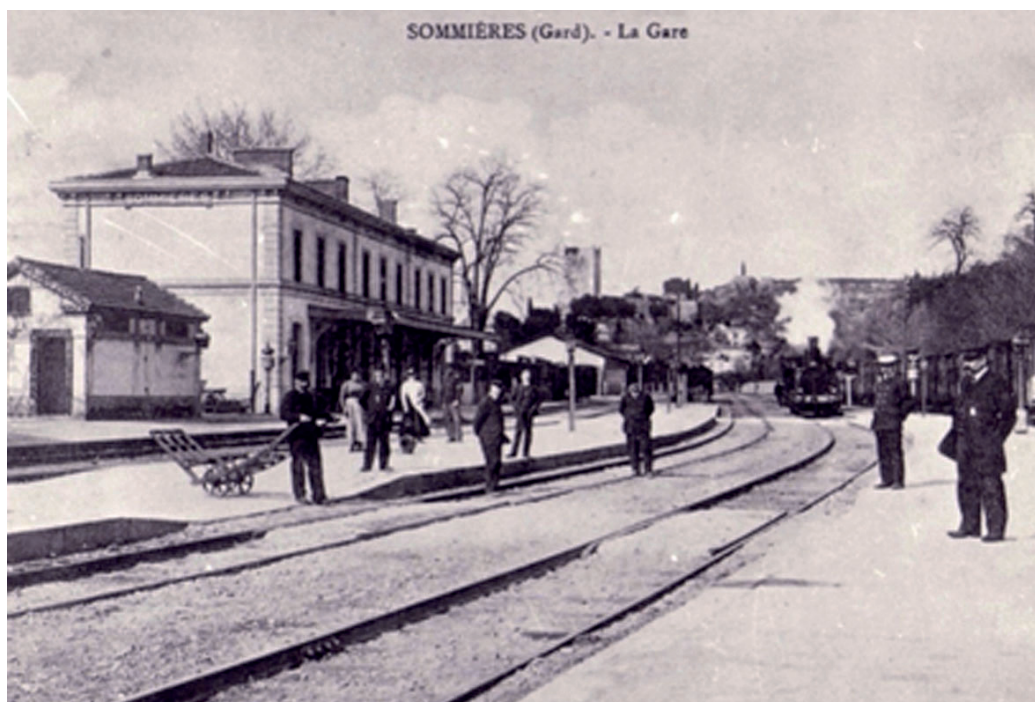
Les installations se développent sur près d'un kilomètre.

Deux postes d'aiguillages, trois grues à eau et un château d'eau servent pour l'alimentation des machines à vapeur.

Une halle de marchandises à plusieurs portails devant laquelle passe un quai découvert permettant le transbordement des marchandises atteste de l'intense activité de la gare.

La gare comporte trois quais, mais il n'y a pas d'abri pour les voyageurs sur les quais 2 et 3.

21 Dans notre région, deux compagnies vont se partager l'exploitation : la PLM et la Compagnie des chemins de fer du midi appelée « Le Midi » des frères Péreire.



La gare de Sommières vers 1920
(carte postale : collection Aimé Jeanjean)

La gare de voyageurs est caractéristique de l'architecture industrielle du XIX^e siècle, avec sa marquise en métal pour abriter les voyageurs sur le quai. Le bâtiment à neuf portes à toit à deux pentes est construit en pierre ; les encadrements des portes et des fenêtres sont en pierre de taille.

Un bâtiment principal à trois portes donnant sur la salle des pas perdus est flanqué de deux ailes de trois portes : un appentis a été ajouté en 1910. Au rez-de-chaussée on trouve la salle des pas perdus, les guichets de la recette, le bureau du chef de gare et ceux des sous-chefs. À l'étage se trouve l'appartement du chef de gare.

À côté, le buffet de la gare accueille les voyageurs en correspondance.

Le 30 octobre 1882 a eu lieu l'inauguration en grande pompe

par le PLM, de la ligne Nîmes-Sommières-Montpellier. Une grande fête républicaine²² a été organisée pour cette occasion. Le train inaugural ayant à son bord les personnalités quitte Nîmes à 14 h 22 pour arriver à Sommières à 15 h 30 où l'attend une foule « énorme ». Il est accueilli, par des salves d'artillerie et des accents de Marseillaise. Le maire, Olivier, reçoit à l'hôtel de ville, pavoisé pour l'occasion, le préfet ainsi que le député Silhol qui possède une propriété proche. Tous vont ensuite rendre visite aux écoles communales laïques qui ont bénéficié à cette occasion d'une journée de congé.

La fête tourne au meeting républicain lorsque les invités sont ensuite reçus au cercle du Progrès, puis tout s'achève par un banquet, point d'orgue de la fête animée par « ...une pensée de concorde et d'union destinée à grouper définitivement toutes les forces de la République, pour lui permettre de marcher toujours dans la voie du progrès ».

À partir de 1882, Sommières se trouve au centre d'une étoile ferroviaire dont les branches se dirigent tour à tour vers Nîmes, Montpellier, Gallargues, Alès et Le Vigan. Le trafic tant voyageur que marchandise est dense. Entre les deux guerres on dénombre 35 trains quotidiens, en direction de Nîmes, de Montpellier, du Vigan, de Gallargues, d'Alès et 52 personnes sont employées à la gare en 1914.

22 Voir le *Journal du Midi* 1^{er} novembre 1882.

Service
1913 1913
à dater du 10 Octobre
Graphique n° 52

SOMMIÈRES — LUNEL
VOYAGEURS ET MESSAGERIES

713 bis 7 BIS

TRAINS CORRESPONDANTS		De Quissac (19 A.)				De Montpellier (71 A.)				De Nîmes (19 A.)				D'Arles (71 A.)				3601 (A.)		3602 (A.)		3607		3609	
TRAINS CORRESPONDANTS		De Cette (10 A.)				De Tournon (10 A.)				De Tournon (10 A.)				De Tournon (10 A.)				1004		1011-63		1013		64-1022	
TRAINS CORRESPONDANTS		De Gallargues				De Gallargues				De Gallargues				De Gallargues				1007		1011-63		1013		1019	
VITESSES MIXTES		DISTANCES MIXTES		NOMS DES GARES ET STATION		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}		TA 1 ^{re}			
						3571		3573		3575		3577		3579		3581		3583		3585		3587			
						1, 3		1, 3		1, 3		1, 3		1, 3		1, 3		1, 3		1, 3		1, 3			
						7 07		11 11		15 15		19 19		23 23		27 27		31 31		35 35		39 39			
						19 13		11 13		16 13		21 10		26 07		31 04		36 01		41 01		46 01			
						1 17		11 20		16 23		21 26		26 29		31 32		36 35		41 38		46 41			
						7 25		11 28		15 31		19 34		23 37		27 40		31 43		35 46		39 49			
						1 34		11 36		15 37		19 40		23 43		27 46		31 49		35 52		39 55			
						7 35		11 37		15 39		19 41		23 43		27 45		31 47		35 49		39 51			
						50		50		50		50		50		50		50		50		50			
						50		50		50		50		50		50		50		50		50			
						50		50		50		50		50		50		50		50		50			
						1011		1012		1013		1014		1015		1016		1017		1018		1019			
						1011		1012		1013		1014		1015		1016		1017		1018		1019			
						3580 A.		3581		3582		3583		3584		3585		3586		3587		3588			

Horaires des trains Sommières-Lunel en 1913.

Le train mixte 3 580 au départ de Lunel à 18 h 37 comprend un compartiment de 3^e classe « pour dames seules »

(collection particulière)

Les premiers trains tractés par des locomotives à vapeur ont été remplacés à partir des années 1930 par des auto-rails diesel plus légers et plus rapides communément appelés « Michelinnes ».

Mais, à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, la concurrence de la route devient de plus en plus agressive et la ligne périlite peu à peu.



La gare de Sommières dans les années 1920
(carte postale : collection Aimé Jeanjean)

En 1970 c'est l'arrêt de la ligne voyageurs Nîmes-Montpellier-Sommières et en 1973, la fin du transport de marchandises Sommières-Castries. Le 31 mai 1987 c'est l'arrêt du transport de marchandises Sommières-Le Vigan. La route a eu raison du rail. La gare, désaffectée, cesse toutes ses activités.

Par la suite, le site de la gare est vendu et transformé. L'ancienne halle de marchandises devient « Le quai des Arts », compagnie de spectacles vivants et d'événements ; le bâtiment des voyageurs, racheté, a été transformé en 2002 en hôtel : L'Estelou.

Les rails ont été démontés ; l'ancienne voie de chemin de fer est devenue une promenade : *la voie Verte de Caveirac-Fontanès*.



La gare vue du haut de la tour en 1950
(photographie Y. Mouret)



Le démontage des rails en 1988
(photographie Y. Mouret)



Le dernier autorail panoramique au
passage à niveau de Souvignargues,
le 13 mai 1987,
(photographie Y. Mouret)



« L'Estelou » en 2023
(photographie JL Barbut)



La voie verte en 2023
(photographie JL Barbut)



Le tunnel en 2023
(photographie JL Barbut)

LES RÉGLISSERIES²³

Réglisserie Causse

En 1874, François Causse (1821-1887), propriétaire du domaine de Massereau, issu d'une famille de facturiers de laine à Sommières depuis le XVIII^e siècle, achète à Alphonse Foussatune une réglisserie à Uzès qui devient la principale concurrente de la réglisserie d'Uzès (aujourd'hui bonbons Haribo). Il innove utilisant le « pastillage », et créant des produits nouveaux, à la présentation plus soignée, et plus rentables. Il crée de nouvelles machines dont il dépose le brevet. L'usine devient de plus en plus mécanisée ; il y a des suppressions de postes. En 1881, Causse, préférant se concentrer sur d'autres affaires vend l'usine avec un « coquet bénéfice » à Alphonse Perdrix (direc-

²³ Voir l'article « une industrie sommiéroise inconnue – Les fabriques de sucres de réglisse » de C. Marzeau, dans le bulletin SSH n° 8 de 2000.

teur de la réglisserie de Moussac). L'activité disparaît à la fin du XIX^e siècle.

Contrairement à ce qui a pu être écrit par ailleurs, il ne semble pas que la réglisserie Causse ait été localisée à Sommières : supervisée par François Causse, la production est restée à Uzès.

Réglisserie Caizergues

Située 8 route de Montpellier, elle a été fondée par Marc Caizergues, né en 1853 à Salinelles, fils d'un charron originaire d'Aspères. En 1876, dans le recensement de Sommières figure, rue du Faubourg-du-Pont, Marc Caizergues, 23 ans, « fabricant de réglisse ».

En 1876, l'usine a été équipée d'une machine à vapeur et, en 1875 puis en 1877, Caizergues dépose deux brevets d'invention pour la fabrication des sucres de réglisse. Il dépose en 1878 une demande de participation à l'exposition universelle de Paris pour y présenter ses produits.

Par la suite, la fabrique aurait été détruite par un incendie, le jeune Caizergues serait parti en Amérique. La seule trace concrète de cette activité qui nous soit parvenue est une lettre de Marc Caizergues au préfet du Gard du 2 mars 1876, reproduite dans le bulletin SSH n° 6 de 1990²⁴.

24 De la première série de bulletins photocopiés publiés entre 1985 et 1991 ayant précédé les actuels bulletins.

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous faire la Déclaration d'une chaudière que j'ai établie à Sommières faubourg St. Nicolas devant à usage mon industrie de Fabricant de Huiles de Réglisse. Cette chaudière achetée chez M^r Grigoire M^r de métaux chemin d'Arignon à Nîmes est de forme ronde et d'une capacité de 2^m 17. La surface de chauffe est de 0^m 50 et le numéro du timbre est 4.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma respectueuse considération.

Votre dévoué

M. Caizergues

Sommières le 2 Mars 1876.

Caizergues

Lettre de Marc Caizergues au Préfet du Gard – 2 mars 1876
(source : bulletin SSH polycopié n° 6, 1990)

LES DISTILLERIES²⁵

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle Sommières est un grand marché de lavande, romarin, thym, sabine, sauge, serpolet, sarriette et la distillation de ces plantes donne naissance à une véritable industrie. Trois distilleries sont citées par Ivan Gaussen : Runel, Ducros et Paulet & Pascal.

Une publicité de 1883 témoigne de l'existence d'une distillerie Pascal et Cattin.

25 Les distilleries de Sommières sont décrites dans Ivan Gaussen, *Sommières – promenades à travers son passé*.



Publicité pour la distillerie Pascal et Cattin, 1883
(collection particulière)

La distillerie Descamp fils et Ducros, nous est connue par un bordereau d'expédition de 1870. D'après Ivan Gaussen cette distillerie était située à l'extrémité des aires communales (aujourd'hui place des Aires)²⁶.

La distillerie Paulet et Pascal

La mieux connue de ces distilleries est Paulet et Pascal dont l'ouvrage d'Ivan Gaussen détaille l'histoire.

En 1853 Paulet et Pascal installent la première distillerie dans le quartier de la Violette. En 1858 celle-ci possède 3 chaudières.

L'entreprise prospère puisqu'en 1880 elle possède plus de 30 chaudières fixes ou ambulantes pour pouvoir distiller sur place les plantes récoltées dans la garrigue. La distillerie Paulet et Pascal étend sa production et ouvre des dépôts dans plusieurs villes d'Europe et aux États-Unis : à Londres, Bruxelles, Leipzig, Vienne et New York.

Mais le décès de César Pascal en 1898 porte un premier coup à la distillerie. Celle-ci va néanmoins continuer son activité

²⁶ Ivan Gaussen, *op. cit.*

quelques mois encore jusqu'au moment où le développement de la chimie industrielle au début du ^{xx}^e siècle entraîne la disparition de l'activité.

À notre connaissance, il ne reste aucune trace de cette industrie sommiéroise, à part quelques factures.

Ivan Gaussen raconte que les anciens Sommiérois se souviennent qu'à certaines heures on disait dans les rues de Sommières :

« *Te, Moussu Pascal distilo de pota: Tiens Monsieur Pascal distille du thym* ».



Facture de la distillerie Paulet et Pascal, 22 mai 1886
(collection Bernard Pagès)

LES MINES DE SALINELLES, LA TERRE DE SOMMIÈRES, OU SÉPIOLITE DE SALINELLES²⁷

La terre de Salinelles, universellement connue comme détachant des huiles et des graisses, est improprement appelée « terre de Sommières » du fait qu'au ^{xix}^e siècle, l'expédition se faisait au départ de la gare de marchandises de Sommières.

²⁷ Voir le bulletin SSH n° 2 de 1994 et un Hors Série de 2009.

Cette argile rosâtre est la sépiolite probablement la plus pure du monde d'où son attrait pour les industriels. Elle est employée comme détachant pour le lavage et dégraissage de la laine par les foulons et drapiers sommiérois. Jean-Jacques Rousseau l'aurait utilisé pour nettoyer un vêtement tâché de graisse²⁸.

En 1789, Abraham Wermer, minéralogiste allemand, désigne ce minéral argileux sous le nom d'« écume de mer », mais c'est Pierre Marcel Toussaint de Serres de Mesplès²⁹ (1780-1862) qui, en 1815, signale le premier un gisement de magnésite situé dans les calcaires au voisinage immédiat de Salinelles.

Les premières études géologiques du site sont dues au sommiérois Émilien Dumas (1875-1877), qui signale un puits de 10,45 m de profondeur creusé en 1855 au milieu de la place du village qui a recoupé quatre bancs de sépiolite. Il en fait la description géologique dans son ouvrage : *Statistique géologique, minéralogique, métallurgique et paléontologique du département du Gard* :

« Magnésie carbonatée silicifère de Salinelles. Les marnes d'eau douce renferment à Salinelles, près de Sommières, un gîte remarquable de magnésie silicifère, formant trois ou quatre couches lenticulaires alternant avec des calcaires blancs marneux et des bancs siliceux. Ce gisement est peu étendu; il n'occupe guère plus de surface que le village de Salinelles, au-dessous duquel il est placé.

Les couches de cette substance affleurent au jour et sont exploitées au nord du village, le long du chemin de Lecques. »

Des études plus récentes montrent que les bancs calcaires et les couches de sépiolite se sont superposés avec des épaisseurs très irrégulières selon un axe NE/SO allant du sud de Lecques au Nord, Aspères-Garrigues à l'ouest, Buzignargues-Galargues

28 Mais Jean-Jacques Rousseau étant décédé en 1778, il serait étonnant que celle-ci ait été extraite à Salinelles.

29 Issu d'une famille montpelliéraine de la lignée d'Olivier de Serres, il a été titulaire de la chaire de géologie-minéralogie de l'université de Montpellier pendant 53 ans.

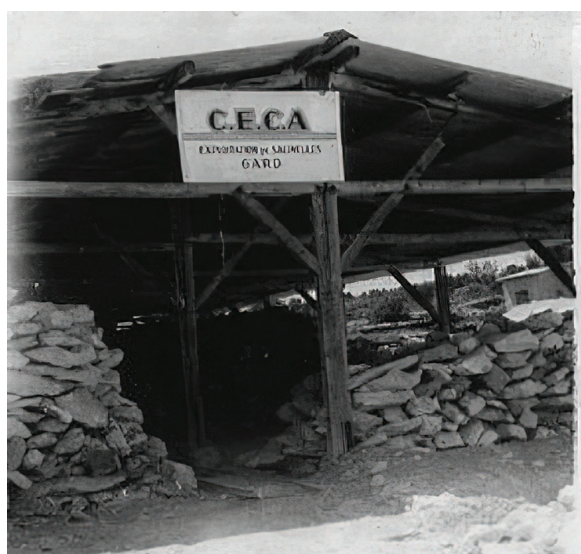
au sud-ouest et la route de Sommières à Salinelles à l'est.

Au début, l'exploitation est rudimentaire et artisanale avec trois ou quatre puits à ciel ouvert. En 1848, la production est de 20 tonnes par an, puis à partir de 1875, les extractions sont faites à partir de puits verticaux de 6 à 8 mètres de profondeur jusqu'à la couche de sépiolite dans laquelle sont tracées des galeries.

En 1932, la (SREP) Société de recherches et d'exploitation pétrolifères passe un contrat avec la mairie de Salinelles pour l'exploitation de la sépiolite, puis pour l'extension de cette exploitation. En août 1936, elle rétrocède à la Carbonisation et charbons actifs (CECA) les autorisations d'exploitation.

Avant la Seconde Guerre mondiale, la production avoisine les 500 tonnes et l'exploitation fait travailler une vingtaine de personnes.

Après la guerre, la CECA envisage les possibilités d'extension, avec une quarantaine de personnes pour une extraction annuelle de 5 500 tonnes, mais en raison de très importantes infiltrations d'eau, la production doit être limitée à 2 000 tonnes avec seulement une dizaine d'ouvriers travaillant dans des ga-



Hangar de stockage de la mine
(photographie auteur inconnu)

leries envahies par l'eau et dans une atmosphère saturée en humidité.

Devant ces difficultés techniques et les problèmes économiques de rentabilité, la CECA cesse son activité en 1981. Les installations de surface sont détruites, les anciens puits sont remblayés ; le dernier hangar de séchage est démoli en 1983.

De 1958 à 1981, il a été extrait environ 60 000 tonnes de sépiolite expédiées par voie ferrée à partir de la gare de Sommières ou par route à destination de l'usine de traitement de Port-la-Nouvelle. 80 % de la production était destinée à l'industrie pétrolière, plus particulièrement aux forages pétroliers, principalement en Algérie ; les 20 % restant servaient à l'usage domestique.

La terre de Sommières existe toujours mais elle vient maintenant d'Espagne ou du Maroc et son efficacité, reconnue par les industriels, est moindre.



Terre de Sommières vendue actuellement dans le commerce.
(photographie Office de Tourisme de Sommières)



Mineurs dans les galeries.
(photographie Malassagnes-Costa)



Plaque trouvée chez un droguiste de Genève
(collection A. Jeanjean)

L'INDUSTRIE À SOMMIÈRES AU XX^e SIÈCLE : NOUVELLES
MATIÈRES ET TECHNOLOGIES TEXTILES

L'usine textile de simili cuir Gausсен

En 1910, Raymond Louis Gausсен (1858 - ?), frère d'Hippolyte (1863-1934, maire de Sommières de 1896 à 1904) crée une fabrique de similicuir (toile enduite) route d'Alès (aujourd'hui rue Raoul-Gausсен). Auparavant la famille Gausсен exploitait déjà une entreprise de tonnellerie et de négoce de vins de l'autre côté de la route d'Alès.

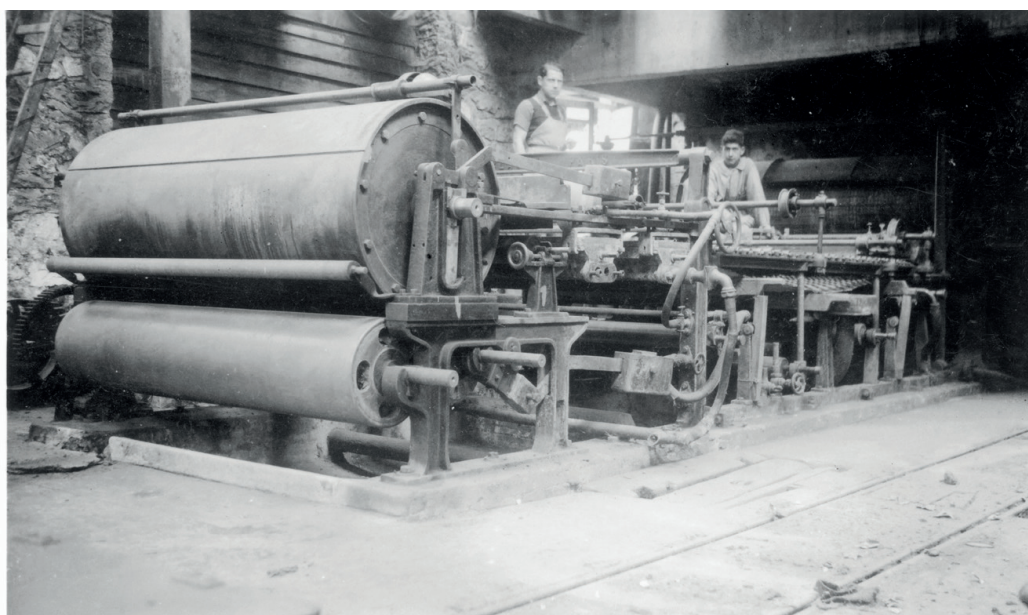
Pendant la Première Guerre mondiale, cette usine est réquisitionnée pour fabriquer des ceinturons pour l'Armée.



L'usine de cuirs agglomérés Raymond Gausсен en 1949
(source : site papipacon)

L'usine est agrandie à plusieurs reprises en 1923 puis en 1931.

Charles Louis Gaussen (1891 - 1961), fils de Raymond, lui succède, mais malgré plusieurs tentatives de diversification, l'entreprise périclité au début des années 1950. L'activité cesse et les machines de fabrication sont démontées en mai 1954.



Démontage d'une machine à faire le carton pour Charles Gaussen, à Axat (Aude) en juin 1945. De gauche à droite Marcel Benoit³⁰, André Gaussen (fils de Charles) (source : collection particulière)

En 1958, les bâtiments sont loués aux établissements Magrin et Enfoux qui les transforment en fabrique de pantalons sous la marque Le Toro. Puis les locaux seront utilisés par Cacharel jusqu'en 1995, date à laquelle l'activité sera délocalisée à Saint-Césaire.

30 Marcel Benoit (1913-2005) auquel il a souvent été fait référence sous son surnom de « Fauvette » dans les articles consacrés à la Résistance à Sommières.



La fabrique de pantalons Le Toro,
société Magrin et Enfoux,
vers 1958 (source : site papipacon)

Les travailleuses de l'usine
Le Toro lors de l'inauguration en
1958
(source : site papipacon)

Restés jusqu'à ce jour la propriété des descendants de Charles Gausсен, les bâtiments abritent actuellement un commerce de cycles et motoculteurs.

Ces bâtiments sont répartis autour d'une cour : côté nord un bâtiment à d'un étage couvert de tuiles creuses faisant face à un hangar en appentis, côté ouest un entrepôt magasin couvert de tuiles mécaniques. La surface bâtie totale est de 845 m².



Ancienne usine Gausсен en 2023
(photographie JL Barbut)

L'usine textile, la Société cotonnière du Midi (SOCOMI³¹).

L'usine a été créée à son retour de la guerre en 1919 par Ernest Pagès, ingénieur électricien de formation, né le 5 septembre 1894 à Saint-Just-près-Brioude en Haute-Loire. Pendant la Première Guerre mondiale, mobilisé dans un régiment qui combattait dans les Vosges, il avait eu l'occasion d'entrer en relation avec des industriels cotonniers locaux. Il avait découvert avec eux le travail du coton, ses qualités et ses diverses possibilités d'utilisation.



Ernest Pagès soldat au 7^e Régiment de Génie en 1915 (collection Jacques Pagès)

Rendu à la vie civile, il prospecte dans le Midi afin de trouver un lieu adapté pour implanter une usine. L'impératif premier est d'être proche de l'eau nécessaire à cette activité. Pagès fait la connaissance de Sully Boisson, sommiérois d'origine, qui possède une usine de coton située rue Princesse. Les deux hommes s'associent. En 1922 Boisson se retire, laissant Pagès à la tête de l'usine qu'il exploite désormais seul.

Pour être sûr de la qualité du coton produit, il fait venir des Vosges, région réputée pour la production de coton de grande qualité, des ouvrières qualifiées qui vont être chargées de transmettre leur savoir-faire aux jeunes Sommiéroises employées dans l'usine.

31 Voir l'article de Jean-Louis Renard, « La SOCOMI », Bulletin SSH n° 10, 2002.



Les ouvrières de la SO.CO.MI au début des années 1920
(source : site papipacon)

Mais en 1925, à la suite d'un incendie³² accidentel qui détruit en partie les locaux, Ernest Pagès doit transférer temporairement ses activités à Lunel³³.

Deux ans plus tard, en 1929 il achète un terrain dans le quartier du Tromphle à Sommières pour reconstruire l'usine. Reste à régler le problème de l'eau³⁴. Pour le résoudre, il installe à Sauve, sur le Vidourle, un centre de blanchiment et une carderie utilisant les machines cévenoles qui traitaient la soie.

L'usine prospère dans les années 1930. Le coton acheté sur échantillon à Karachi arrive du Pakistan à Marseille par cargo. Les balles arrivent à Sommières par la route. La gamme de fabrication est assez étendue pour utiliser toutes les qualités depuis le coton à lustrer, jusqu'au coton chirurgical. Un autre atelier, à Nîmes, fabrique les épauettes pour vêtements et une usine à Vienne (Isère) fabrique la gaze à pansement (sous la marque PRATEX).

32 Il y aura plusieurs autres incendies car dans ce type d'usine, la poussière et les matériaux sont particulièrement inflammables.

33 Activité située à la route de Sommières, à droite avant le chemin de fer.

34 L'eau courante ne sera installée à Sommières qu'en 1932 et les forages locaux sont insuffisants pour approvisionner l'usine.

Le 24 novembre 1932, les Établissements Pagès absorbent en outre la Fabrique internationale d'objets de pansements (F.I.O.P.) à Montpellier, créant la Société Cotonnière du Midi (SO.CO.MI).³⁵ Toutes les autres activités sont ensuite rapatriées à Sommières et centralisées.



L'intérieur de l'usine Pagès, vers la fin des années 1930
(source : site papipacon)

La Seconde Guerre mondiale, en coupant les routes d'approvisionnement vers l'Inde et le Pakistan, sonne le glas de la prospérité. Le coton manque ; Pagès se tourne vers la fabrication de cellulose. La SO.CO.MI peut continuer de fonctionner avec un effectif de quelque 180 personnes, cadres et ouvrier(e)s.

Afin de venir en aide à son personnel confronté au difficile problème des restrictions et du ravitaillement, Ernest Pages crée, sur un terrain mitoyen les premiers jardins ouvriers qui subsisteront bien après ces années noires.

À la fin de la guerre, l'usine reprend une activité normale,

35 L'un des membres du Conseil d'administration est Marcel Audibert, pharmacien à Sommières beau-frère de Pagès et auteur d'une thèse de doctorat consacrée aux « Eaux d'alimentation de Sommières en Languedoc »

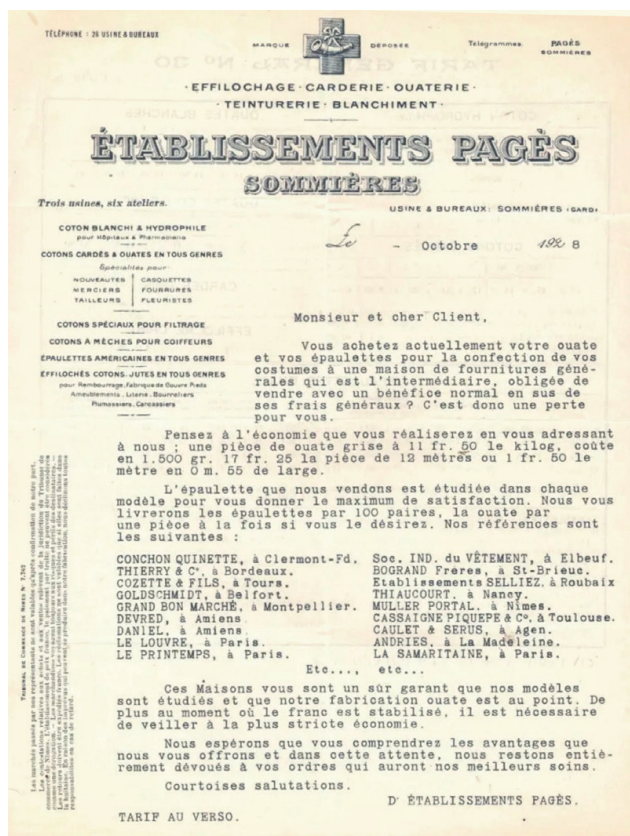
mais de nouveaux facteurs politiques, (décolonisation du Pakistan et de l'Inde) ou économiques (augmentation très sensible des coûts), rendent le prix de la cellulose beaucoup plus attractif. Le coton cède peu à peu du terrain.

Ernest Pagès disparaît le 24 décembre 1959. Son fils, Jacques, qui lui succède à la tête de la SO.CO.MI, est de plus en plus confronté aux problèmes de concurrence exacerbée par les exigences de la grande distribution. Pour faire face, il décide de produire moins cher et en plus grande quantité en modernisant l'usine. Des machines ultra-sophistiquées remplacent les cardes vétustes. L'alimentation en eau se fait par une canalisation puisant directement dans le Vidourle ; les eaux usées passent ensuite dans un bassin d'épuration avant d'être enfin rejetées en aval.

Mais, malgré tous ces efforts, la concurrence est rude et l'équilibre financier menacé. Jacques Pagès choisit de conclure un accord avec la Vosgienne (Tissage de Julienrupt) qui oriente l'activité de l'usine sommiéroise vers la production de couches pour bébés. Jacques Pagès conserve quelques années la direction avant de se retirer définitivement en 1984. Les nouveaux propriétaires vont essayer de résister quelque temps encore, mais ils abandonnent la lutte en 1988 et l'usine est démantelée.

Elle a été, au niveau local, une importante pourvoyeuse d'emplois, notamment féminins, contribuant ainsi à la prospérité économique de la ville. Pendant plus d'un demi-siècle, le rythme de la sirène qui se faisait entendre six fois par jour rythmait la vie de tout le quartier et renseignait les Sommiérois non seulement sur l'heure, mais aussi... sur la météorologie locale...

L'usine édifée dans le quartier du Tromphle était composée d'une dizaine de halles de dimensions très variables. Les bâtiments les plus anciens avaient été construits en pierre de taille, tandis que les bâtiments plus récents étaient en parpaings de béton. La cheminée en briques veille sur une nouvelle citée artisanale et une zone d'activité qui abrite notamment la Communauté de communes du pays de Sommières.



Lettre tarifaire des établissements Pagès,
octobre 1928
(collection particulière)



Site de la SO.CO.MI en 2023
(photographie JR Grais)

ET AUJOURD'HUI

La SODAPEM

Cette entreprise située route de Gallargues, après le lycée Lucie Aubrac, fait de la sous-traitance aéronautique. Elle comprend notamment une halle d'assemblage dédiée aux modules moteurs d'hélicoptères.

Elle appartient au groupe Le Piston français (LPF) créé au lendemain de la seconde Guerre Mondiale, à l'origine un atelier spécialisé dans la réparation de moteurs de voitures et dans la fabrication de pistons de camions. Dans les années 1960, l'entreprise s'oriente vers la sous-traitance aéronautique en démarrant une relation commerciale avec Snecma (aujourd'hui Safran). Le Piston Français, spécialiste de l'usinage des métaux durs et de l'assemblage mécanique, dédiera ensuite son activité à l'aéronautique tout en conservant son appellation d'origine.

C'est actuellement l'unique usine de Sommières.



L'usine SODAPEM (photographie Midi Libre)

REMERCIEMENTS

Yves Mouret qui nous a autorisé à utiliser les documents publiés sur son blog *papipacon*.

Bernard Pagès qui nous a communiqué plusieurs documents relatifs aux distilleries.

BIBLIOGRAPHIE

- ASPORD-MERCIER, Sophie (s. dir.); BLANC Élisabeth; BOISSIER Laurent [et al.], *Sommières : histoire urbaine et monumentale d'une place forte en Languedoc oriental*, Arles : Éditions Errance, 2013.
- GAUSSEN Ivan, *Sommières – Promenade à travers son passé*, Les Presses du Languedoc, 1991.
- SSH, Sommières et son Histoire, nouvelle série, bulletins n° 1, 2, 4, 8, 10, 12

WEBOGRAPHIE

Le blog d'Yves Mouret :
<http://papipacon.blogspot.com>